

L'exploit des « *knygnešiai* », porteurs de livres de l'époque tsariste

par Karolina Paliulis

La Lituanie a fêté en 2004 le centenaire de l'abolition de l'interdiction de la presse. Ont ainsi été mis à l'honneur les *knygnešiai* – littéralement porteurs de livres – ces héros du quotidien qui ont, pendant les 40 ans qu'a duré cette interdiction, assuré au risque de leur vie, la survivance de la langue et de la culture lituanienues. Ils transportaient sur leur dos les livres imprimés qu'ils passaient clandestinement de Prusse Orientale, et plus spécialement de Petite Lituanie, pour les diffuser ensuite dans toute la Grande Lituanie¹.

Alors qu'aujourd'hui les Lituaniens jouissent pleinement de la liberté de la presse, il leur est parfois difficile de s'imaginer qu'il y a à peine 100 ans, du temps de leurs grands-parents et arrière-grands-parents, le transport et la diffusion du livre lituanien étaient considérés comme une activité dirigée contre l'État, punissable de bastonnade, de prison ou de déportation, voire de mort.

Les étrangers qui découvrent l'histoire de la Lituanie peuvent s'étonner que, durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, alors que le servage venait d'être aboli en 1861 et que le reste de l'Europe était au seuil du plus moderne des développements, ce pays balte ait eu encore à subir l'interdiction de parler et d'écrire dans sa langue natale.

À la fin du XVIII^e siècle, l'État conjoint formé par la Lituanie et la Pologne, qui avait existé jusqu'alors, fut démantelé et partagé entre ses voisins russe, prussien et autrichien. Intégrés de force majoritairement



Le porteur de livres, gravure éditée en 1989 pour la journée des *knygnešiai* (16 mars)

¹ Après les partages de 1793 et 1795, la partie du pays annexée par la Russie fut appelée Grande Lituanie, celle par la Prusse dite Petite Lituanie.

dans l'Empire tsariste, les peuples polonais et lituanien, solidaires dans l'adversité, nourrissaient l'espoir, pendant tout le XIX^e siècle, de recréer leur ancien État commun. Ils avaient même espéré que l'empereur français Napoléon I^{er} le ferait en 1812, lors de sa campagne de Russie. Les deux soulèvements de 1831 et de 1863 se soldèrent par des échecs. Après l'écrasement du second soulèvement, la pression tsariste s'accrut encore et l'administration prit de sévères mesures pour couper les Lituaniens de leurs racines.

Les mesures introduites en 1864 furent l'interdiction d'imprimer les livres lituaniens en caractères latins, et même plus tard en caractères gothiques, l'interdiction pour les enfants d'apprendre leur langue natale, suivie de la fermeture des écoles, et l'interdiction d'utiliser le lituanien dans les administrations locales.

Dès 1832, l'université de Vilnius était fermée, ainsi que les écoles supérieures, mesure qui obligea les étudiants à poursuivre leurs études dans des établissements estoniens, ukrainiens ou russes. Le seul lien qui restait à ces intellectuels exilés avait été au moins de pouvoir lire les publications parues en lituanien dans leur patrie. Avec cette interdiction, ils se retrouvèrent mêmes privés de cette possibilité.

Les imprimeries de Vilnius, qui existaient depuis le XVIII^e siècle, disparurent. L'Église catholique lituanienne, qui avait commencé à souffrir de la pénurie de livres nécessaires à l'éducation et à la participation des fidèles au culte déjà avant l'interdiction de la presse, fut envahie de plus belle de livres religieux en langue polonaise. L'Église polonaise avait en effet toujours considéré la langue lituanienne comme une « langue de païens » et les prêtres polonais avaient coutume de répéter à leurs fidèles lituaniens : « si tu es catholique, tu es polonais ; sinon, tu es russe et alors tu es orthodoxe ». Rappelons que la Lituanie ne s'était convertie au christianisme qu'au XIV^e siècle.

En réaction à tout cet écrasement, un formidable élan national se leva. Les Lituaniens, qui n'avaient pu être eux-mêmes depuis si longtemps, ayant été en partie polonisés – la noblesse lituanienne en particulier ne parlait pratiquement plus que le polonais – abandonnèrent tous projets de lutte armée mais entreprirent de réagir à cette interdiction en résistant, pacifiquement cette fois, dans le domaine de la culture et de l'éducation.

Soutenu par une puissante solidarité populaire, ce renouveau lituanien s'est manifesté à plusieurs niveaux. Tout d'abord, dans la tradition d'impression de la presse lituanienne à l'étranger, en Prusse Orientale et en Petite Lituanie qui reprit avec ardeur ; rappelons que le premier texte imprimé en lituanien, le *Catechismusa* de Martynas Mažvydas, le fut à Königsberg dès 1547 ; de nombreuses publications envoyées par les Lituaniens des États-Unis vers la Prusse alimentèrent aussi le flot des publications clandestines. Ensuite, dans l'acheminement de ces publications qui se fit par la frontière entre la Prusse et la Russie, grâce aux

porteurs de livres. Puis, dans la mise en place d'écoles clandestines pour l'éducation des enfants en langue lituanienne, qui entraîna une désaffection pour les écoles d'État russes, fréquentées par seulement 7 % des enfants lituaniens en 1897, alors que, grâce aux écoles clandestines lituaniennes, 54 % d'entre eux savaient lire et écrire. Enfin, dans l'intérêt croissant que les Lituaniens commencèrent à manifester pour leur propre passé, leur littérature, les spectacles lituaniens et l'apprentissage de la langue lituanienne.

De tous ces phénomènes, celui qui retient le plus l'attention car il fut très rare si ce n'est unique en Europe, c'est incontestablement celui des *knygnešiai*. On estime que, en 40 ans d'interdiction de la presse, plus de 2000 porteurs de livres ont risqué leurs vies pour propager la langue lituanienne. Ils étaient de tous âges, jeunes et vieux, femmes et hommes, paysans, religieux, intellectuels, ayant en commun la flamme de la lituanité. Ils ne tiraient aucun bénéfice de cette activité. Bien au contraire, beaucoup y perdaient leur santé, devant traverser par tous les temps les forêts avec un chargement très lourd. Ils quittaient leurs foyers sans savoir exactement quand ils reviendraient, selon que leur mission s'accomplirait facilement ou non. Ils marchaient seuls, sachant qu'ils portaient sur les épaules l'avenir de leur patrie.

Ce sont les prêtres de Samogitie, issus du monde paysan dont ils partageaient souvent la condition, qui furent les premiers à se lancer dans la résistance anti-tsariste. En particulier, l'évêque Motiejus Valančius qui reprit l'initiative d'imprimer des livres lituaniens en Petite Lituanie et qui eut l'idée de les faire parvenir clandestinement en trouvant des gens de confiance. Pourvu d'une remarquable énergie, plein d'imagination et fin diplomate, Mgr Valančius consacra toute sa vie à l'épanouissement de la lituanité. Son activité de presse clandestine dura de 1867 à 1871.

Avant même le soulèvement de 1863, Valančius visitait déjà beaucoup ses paroisses, incitait les prêtres à se cultiver, à créer bibliothèques et écoles, à prononcer leurs homélies en lituanien et mena parallèlement une campagne antialcoolique. L'interdiction de la presse en 1864 fut un véritable choc pour lui. Il commença très méthodiquement à s'engager sur le chemin de la résistance anti-tsariste. Il écrivit et fit imprimer à Tilsitt, à ses frais, neuf livres dont le contenu était ouvertement politique. Il y expliquait les méthodes de russification de l'administration tsariste et le danger d'anéantissement culturel que leur application représentait pour les Lituaniens. Pour distribuer et placer ces livres dans les paroisses frontalières, il se servait de sa position et de prêtres sûrs, qui joignaient ainsi leurs efforts à la diffusion du livre lituanien.

Il y avait quelques porteurs de livres « professionnels », c'est-à-dire qui se consacraient totalement à cette activité et qui arrivaient à vivre très modestement de ce transport clandestin, même si le prix du livre était parfois doublé à l'arrivée en fonction des difficultés rencontrées en che-

min, mais la plupart des porteurs étaient des paysans ou des personnes ayant une autre source de revenus. Dans tous les cas, tous étaient largement conscients des risques qu'ils encouraient : arrestation, confiscation, emprisonnement, déportation et même mort. Ils le faisaient comme on accomplit une mission : celle de sauver la langue lituanienne.

Le principal obstacle à l'acheminement des publications vers la Lituanie était les frontières très bien gardées de la Prusse et de la Russie. La première ligne de garde courrait pratiquement sur la ligne de démarcation et était si dense que les sentinelles devaient pouvoir se voir les unes les autres et s'entendre. La deuxième ligne se trouvait un peu plus loin, avec des gendarmes à cheval. La troisième ligne s'éloignait de plusieurs kilomètres, parfois même de quelques dizaines de kilomètres. Elle était constituée de soldats russes à la retraite ou d'habitants locaux, chargés de trouver toute marchandise ou toute publication passée en fraude.

Les gardes-frontières, la police et les gendarmes ont arrêté et confisqué environ 6% des publications lituanienues importées.

Ces dernières étaient transportées de diverses manières. Les livres arrivaient de Prusse en paquets bien serrés de 32 kilos. Les porteurs les passaient le plus souvent eux-mêmes. Parfois cependant, il leur arrivait de payer des contrebandiers ou des hommes forts pour le faire. Juste après avoir fait passer les livres à la frontière, ils les cachaient dans la forêt dans un endroit prévu à l'avance. Ensuite, les livres étaient propagés dans toute la Lituanie par des porteurs-diffuseurs.

Les habitants de la région frontalière jouaient un rôle important car ils avaient un laissez-passer leur permettant de traverser facilement la frontière. Ils s'en servaient pour passer les livres clandestinement. Ces frontaliers jouaient un rôle clé ; comme le docteur Liudas Vaineikis, par exemple, qui utilisait le penchant pour la boisson des gardes du poste-frontière en les « rafraîchissant » volontiers, pendant que les porteurs de livres traversaient en fraude. Le père Sideravičius, de Sudargas, accueillait lui aussi des officiers des unités frontalières. Un des policiers acquis à sa cause se vanta d'avoir laissé passer clandestinement tant de livres lituanienus qu'ils auraient pu remplir 40 charrettes.

On raconte mille aventures sur ces porteurs de livres et leurs efforts pour déjouer l'attention des gardes, certaines drôles, d'autres tragiques.

Une fois que les livres avaient passé la frontière, il fallait les apporter aux points de diffusion, quand c'était possible, en charrettes. Celles-ci étaient munies d'un double fond. Les porteurs de livres mettaient quelque chose par-dessus, de la paille ou des caisses contenant des porcelets par exemple, et faisaient asseoir à côté quelque complice déguisé en paysan ou en religieux. Le curé de Raguva, Stanislovas Račiukas, transportait même ses livres dans un cercueil et payait des pleureuses professionnelles pour l'accompagner. Comme ils voyageaient dans toute la

Lituanie, les porteurs de livres se devaient de connaître les us et coutumes des régions qu'ils traversaient. Ils devaient changer de vêtements, de harnais, atteler un ou deux chevaux selon la tradition locale.

Arrivés aux centres de diffusion, les publications étaient ensuite revendues et réparties en petites quantités entre les porteurs-diffuseurs locaux qui les cachaient et les écoulaient peu à peu.

Les centres d'impression principaux se situaient à Tilsitt, à Königsberg, Klaipėda, Priekulė, Bitėnai, Šilutė et Ragainė. Parmi les imprimeurs les plus cités, on trouve les noms de Otto von Mauderode, Carl Albreg, Julius Raylender à Tilsitt, Martynas Jankus, Hartung à Königsberg. De 1865 à 1904, 2687 publications en caractères latins et gothiques furent imprimées en Petite Lituanie, sans compter les périodiques. La moitié était destinée à la Grande Lituanie. Leur tirage total est estimé à cinq millions d'exemplaires. De son côté, la diaspora lituanienne vivant aux États-Unis fit publier 712 livres qui furent envoyés en Prusse et qui suivirent le même acheminement vers la Grande Lituanie. Bien que l'activité de diffusion créée par Valančius se concentrât surtout en Samogitie, les publications atteignaient les autres régions et surtout celle de Panevėžys.

Deux ans après le début des acheminements clandestins, l'administration tsariste en fut avertie. Les gardes-frontières commencèrent à effectuer des fouilles et arrêtèrent rapidement 17 personnes. Parmi elles, des prêtres, des artisans et des paysans. Certains d'entre eux furent envoyés en Sibérie. Les autres durent payer des amendes et les frais de procédures. Ces amendes pouvaient aller de 25 à 250 roubles selon que les publications confisquées étaient politiques, religieuses ou de simples calendriers. Ces tristes sentences n'eurent pourtant aucun effet sur le transport des livres clandestins, bien au contraire. Abécédaires, almanachs, romans, catéchismes, livres de prières, bibles, livres de conseils pratiques destinés aux agriculteurs furent passés de plus belle. Bientôt vinrent s'ajouter les périodiques, comme le journal *Aušra* (L'Aurore) créé par le docteur Basanavičius, véritable journal de renaissance nationale qui parut pour la première fois en 1883. Virent le jour des périodiques de toutes tendances politiques, comme *Varpas* (La Cloche), revue patriotique, *Ūkininkas* (Le Paysan), proche des libéraux, *Žemaičių apžvalga* (Panorama de Samogitie), lié aux chrétiens-démocrates, et *Darbininkas* (L'Ouvrier), organe des sociaux-démocrates. Furent de suite mis en place des systèmes d'abonnement dont la distribution fut assurée par des organisations de porteurs-diffuseurs. Les historiographes mentionnent qu'il en existait dans 25 villages. La plus connue est sans doute celle de Garšvis. Elle s'est créée en Lituanie centrale, à 150 kilomètres de la frontière de la Prusse Orientale. À sa tête se trouvaient deux des plus célèbres porteurs de livres : Jurgis Bieliėnis et Kazys Ūdra. Jurgis Bieliėnis fut un porteur de livres légendaire qui consacra 30 ans de sa

vie à cette activité. Il naquit et vécut à Biržai avec sa femme et ses enfants. Biélienis était constamment recherché, il voyait peu sa famille, et toujours secrètement. L'administration tsariste avait mis sa tête à prix pour 500 roubles. Il fut attrapé bien des fois, mais utilisait toujours son agilité et son imagination pour s'échapper. Il se déguisait en mendiant ou se cachait dans les cheminées. Il avait coutume de dire qu'il ne mourrait que lorsque les Russes auraient quitté la Lituanie. Il fut pour ainsi dire exaucé puisqu'il trouva la mort en se rendant à Vilnius, le 16 janvier 1918, soit un mois avant la proclamation de l'indépendance lituanienne. C'est d'ailleurs le jour de sa naissance, le 16 mars, qui a été choisi en Lituanie pour fêter le jour des *knygnešiai*.

C'est à partir de la maison de Kazys Ūdra qu'étaient diffusés les livres apportés de Prusse. L'organisation de Garšvis comprenait un comptable, Antanas Bužas, et 45 porteurs-diffuseurs qui diffusaient les publications surtout vers l'Est du pays, et notamment à Panevėžys.

C'est ici que l'auteur de ces lignes souhaite insérer une note personnelle : son grand-père, Juozas Masiulis (1864-1940), fut l'un de ces porteurs-diffuseurs, appartenant à l'organisation de Garšvis. Juste après la suppression de l'interdiction de la presse en 1904, il fonda la première librairie de Panevėžys, en 1905, comme le firent d'ailleurs plusieurs de ses confrères porteurs de livres. Cette librairie n'a jamais cessé son activité. Bien qu'étatisée en 1944, elle resta un commerce de livres pendant toute la période soviétique. Elle fut restituée aux descendants Masiulis en 1992 et fêtera son centenaire en 2005. La librairie de Juozas Masiulis, *J. Masiulio knygynas*, se trouve ainsi être la plus ancienne librairie de Lituanie toujours en activité.

D'autres associations existaient dans les autres régions, comme celles de Sietynas près de Mariampolė ou celle d'Atgaja au Nord de la Lituanie, celles d'Artojas ou encore Žvaigždės. Toutes ces organisations et leurs membres, les porteurs de livres, les porteurs-diffuseurs et même les lecteurs étaient constamment recherchés et persécutés par les autorités tsaristes, qui mandataient sans cesse police, gendarmes et contrôleurs des impôts pour les poursuivre, non seulement aux postes-frontières, mais dans tout le pays (Juozas Masiulis fut aussi arrêté et interné hors Lituanie). Ces agents du tsar suivaient et contrôlaient les voyageurs, fouillaient les maisons, les marchés, les foires. En effet, les livres et diverses publications étaient souvent cachés sous les tables des petits marchands d'objets religieux : cierges, images saintes, reliquaires, chapelets. Ils s'installaient le dimanche près des églises ou dans les foires et les marchés. Entre 1889 et 1904, les autorités ont confisqué 234 298 publications qu'elles ont brûlées ou détruites, ce qui représente 6 % du tirage total lituanien. Durant la même période, 2854 personnes tombèrent aux mains des autorités. Un quart de ces personnes furent des porteurs de livres arrêtés déjà à la frontière. 157 porteurs de livres furent déposés,

903 condamnés à la prison, plusieurs condamnés à mort. Les porteurs de livres étaient composés à 80 % de paysans, 5 % de prêtres, 7,5 % de citoyens, 7 % de nobles, 1,4 % d'intellectuels et de professeurs.

Le réseau des porteurs de livres retrouvait sans cesse de nouveaux volontaires, et l'administration tsariste échoua totalement dans son projet de russification. Bien entendu, elle s'est cependant rendue coupable d'un très grand ralentissement des publications. Vaclovas Biržiška estime que les Lituaniens auraient pu bénéficier, sans interdiction de la presse, de 3500 titres supplémentaires. En 37 ans d'interdiction, les Russes firent publier 27 titres lituaniens en caractères cyrilliques et les firent distribuer gratuitement aux Lituaniens qui les ignorèrent.

L'interdiction de la presse eut donc un effet totalement contraire à celui que les autorités russes attendaient. Elle n'étouffa pas la lituanité ; au contraire, elle réveilla les Lituaniens d'un sommeil léthargique, insuffla à tout le pays un mouvement de renaissance nationale. L'intense activité intellectuelle de cette période, développée dans la presse clandestine, la diffusion d'idées nouvelles, libérales ou de tous bords politiques, l'incroyable solidarité nationale, prémices de la démocratie, firent rapidement mûrir la conscience nationale. Les autorités tsaristes comprirent leur erreur, elles décidèrent de restituer la liberté de la presse aux Lituaniens en 1904, espérant pouvoir reconstruire à nouveau la presse par la censure et endiguer ce flot contestataire. Mais ce fut trop tard : les porteurs de livres avaient été les agents d'un réveil de la conscience nationale si puissant qu'il allait finalement conduire les Lituaniens à proclamer leur indépendance le 16 février 1918.